

Je n'ai jamais connu les camps de concentration, et pourtant deux camps m'ont connue et « accueillie » pendant une dizaine de mois : celui d'Argelès-sur-mer et de Bram.

Je suis née en prison, à Valencia, en novembre 1939, où ma mère, Amelia Jover, républicaine anarchiste libertaire, a été enfermée à la fin de la guerre d'Espagne pour activités antifascistes. Elle avait 28 ans, venait d'épouser mon père, Antonio Zaragoza, capitaine de corvette dans un sous-marin républicain. Trois jours ensemble et tout se délite : plus de nouvelles de mon père pendant des mois.

Ma mère a appris qu'elle était enceinte de moi dans la prison. Toute sa grossesse s'est passée alors qu'elle était au cachot, au secret. Toutes les autres femmes s'étaient réunies pour renoncer chaque jour à une portion pour la donner à ma mère, et que moi je me porte bien quand je sortirais de la prison.

Elle disait qu'en prison, il y avait une grande solidarité entre les prisonniers et les prisonnières, et même entre les gardiens. Parce que ma mère était quelqu'un qui avait fait beaucoup de bien autour d'elle, comme mon père aussi. C'était une femme très humaine. Et tout ce qu'elle avait fait pour les autres, cela lui a servi plus tard. Parce qu'elle avait retrouvé un gardien qui se rappelait qu'elle avait fait quelque chose pour son frère, alors il l'a un peu protégée. Et elle a eu ses rations dans les cachots, pendant sa grossesse. Ensuite elle a accouché à l'hôpital de la prison, avec deux policiers devant la porte de l'infirmerie. Ces deux policiers devaient la regarder, la surveiller. Et quand même, elle a obtenu qu'ils puissent tourner le dos pendant qu'elle accouchait. De là, elle a développé une terrible haine de la police.

Elle ne sortait pas se promener, elle n'avait pas le droit de communiquer avec les cellules voisines. C'étaient des cachots à l'ancienne, il n'y avait pas de communication avec l'extérieur, c'étaient des portes fermées. Et c'est vrai que moi j'ai toujours adoré les endroits fermés. Pour moi je crois que le cachot, c'était l'utérus de ma mère. Parce-que c'est là que j'ai été conçue jusqu'à ma délivrance. C'est chez moi. J'ai mis du temps à aimer les espaces ouverts. Je les aime, quand je suis dehors, mais quand je suis dans une maison, je peux être dans un endroit sans fenêtre, sans porte, cela ne me dérange pas ! C'est drôle...

Un enfermement pour moi ?

Son ventre + le cachot pour elle ?

On a envie de dire oui, mais... non !

Des dizaines de fois, à toutes les périodes de ma vie, j'ai écouté le récit de ma mère.

Ses remarques. Ses comparaisons avec ce qu'elle voyait vivre autour d'elle.

L'urgence. Le non-choix.

« Il y avait pire que moi. Je voyais ces files de femmes et d'hommes, avec leur petit baluchon, souvent avec des enfants, en hiver, traversant les Pyrénées pour atteindre la sécurité qu'ils pensaient trouver en France. Ce n'était pas le moment d'avoir des états d'âme. »

Quand je suis née, ma mère apprit qu'elle risquait d'être exécutée mais qu'on attendrait que j'aie trois mois pour me confier à ma grand-mère. Elle organisa alors, avec l'aide d'un parent, au cours d'une visite médicale, son évasion. Peu importe les détails, rocambolesques comme ils peuvent l'être dans ces situations-là. Elle était jeune, croyait en ses idées, croyait en tout ce qui était juste et positif et la voici, avec son bébé de deux mois, dans la file de ces réfugiés hagards en plein mois de janvier, vers le camp d'Argelès-sur-mer.

Mais le camp était encore un projet : pendant des jours et des jours les arrivants ont dû dormir à même le sable, creusant des trous que les plus chanceux recouvraient d'une bâche ou d'une couverture. Moi sur son ventre. Contre elle. Dans un sac qu'elle refermait autour de mon cou (l'ancêtre de la gigoteuse ?)

« Ensuite on nous demandé de participer à la construction des baraquements. Beaucoup d'enfants mouraient. Il y a eu une épidémie de choléra. Les conditions sanitaires étaient horribles. Moi je te nourrissais au sein. C'est ce qui t'a sauvée. Plus tard j'ai eu une autorisation de nourrir deux autres bébés. Je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. »

La vie s'organisait dans le camp. La solidarité aussi. Elle avait réussi à se procurer un vaccin pour moi. À l'infirmerie on le lui confisqua (priorité aux enfants français). Pas grave, j'avais déjà été condamnée à vivre. Je me passai de vaccin.

J'entends la voix de ma mère raconter, humblement, fièrement, tranquillement, l'insupportable. Des compagnons battus et torturés pour qu'ils se dénoncent les uns les autres. La France qui venait les rassurer et leur dire que tout avait changé en Espagne et qu'ils pouvaient tous rentrer chez eux.

« Tous ceux qui se sont laissés tenter ont été emprisonnés ou exécutés. Je l'ai su plus tard. C'était un piège tendu par les deux gouvernements pour se débarrasser de nous. Nous étions trop nombreux. Les Français avaient mauvaise conscience : nous avions le tort d'avoir gagné les élections et d'avoir subi un coup d'état fasciste. Ils avaient d'autres plans. On gênait. »

Elle était intarissable quand il s'agissait de cette période de sa vie (elle nous a quittés à 86 ans, de mort naturelle).

« Il y avait des rats partout. Des gros rats. J'avais peur qu'ils te mordent. Qu'ils profitent de ton sommeil pour t'attaquer. Je te faisais d'autres sacs, plus grands au fur et à mesure que tu grandissais. Et je te serrais contre moi toute la nuit. Je les sentais courir sur toi, sur nous, mais jamais ils ne t'ont attaquée. Et à chaque instant je remerciais la vie de nous avoir malgré tout protégées. Il y avait tant de malheurs autour de nous. »

La vie des camps commençait à s'organiser. Ma mère retrouvait de temps à autre des connaissances. Des voisins. On commençait à communiquer, à partager des informations, la plupart du temps dramatiques. Familles séparées. Suicides. Elle aidait aux cuisines. Après quelques mois on décida de nous transférer dans un camp disciplinaire. Celui de Bram. Que ma mère écrivait Bram !!!!

« Je l'écrivais avec plein de points d'exclamation tellement c'était terrible. Il n'y avait aucune humanité. Un des responsables du camp était allemand, il avait deux chiens énormes qui terrorisaient tout le monde. Et là, en écoutant chuchoter les uns et les autres, j'entendis quelqu'un évoquer le nom de ton père ! »

Pendant encore des semaines elle essaya de se mettre en rapport avec mon père. Elle apprit qu'il avait rejoint la Tunisie avec son sous-marin. Un intermédiaire accepta de lui faire parvenir une lettre.

« On ne pouvait quitter le camp que si on retournait en Espagne. Et ça, il n'en était pas question, avec ce salaud de Franco à la tête du pays. Plutôt mourir ! Mais on avait aussi des chances de le quitter pour rejoindre son conjoint. Il fallait ruser : dans le camp de Bram une partie des responsables étaient pro-fascistes, mais on murmurait des noms de personnes qui pouvaient aider, par la filière bienveillante pro-républicaine amie. De la Tunisie je reçus une lettre du représentant des réfugiés de Tunis, qui joignait aussi une lettre signée par un colon français qui se portait garant pour mon père et donc pour ma mère. »

Quand je demandai à ma mère « *Tu as dû te sentir soudain libre ?* » elle me répondit quelque chose de si évident que j'eus presque honte de lui avoir posé la question :

« Libre ? Mais j'ai toujours été libre, moi ! On ne peut pas enfermer une idée ni une liberté. J'ai encore appris dans les camps. J'ai encore grandi. Tu as toi aussi toujours été libre et tu seras toujours libre. Tu avais choisi la vie parce que tu n'avais pas le choix. Quand on a quitté Bram tu avais près de onze mois et je me disais que tu ne te souviendrais de rien, mais j'ai gardé pour toi ta plaque avec ton numéro de prison et celle des camps. Et je t'ai toujours dit que la liberté tu peux l'avoir même dans une prison. Ta liberté c'est ta liberté de pensée et ton éthique. Tout le reste ce sont des anecdotes. »

Ainsi, je suis tombée, toute petite, dans un tonneau d'amour, de liberté et de courage. Heureuse d'être femme et d'avoir été nourrie au lait de cette mère qui n'était peut-être pas consciente qu'il n'y aurait jamais rien d'autre à comprendre que ce qu'elle avait compris.

Juste merci, maman. MERCI.

Elodia

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com